



DE SEPTEMBRE 1965, EN COUVERTURE DE VOGUE, A LA LUMIÈRE D'AUJOURD'HUI, L'ESPRIT VIVIER EST INTACT.



Cendrillon *HABITE au 29*

“Just have fun”, leur a dit *Diego della Valle*, nouveau propriétaire d'un nom mythique, **ROGER VIVIER**. Le créateur **BRUNO FRISONI** et **INES DE LA FRESSANGE** ont obéi, n'en faisant qu'à leur tête. Résultat : un ébouriffant écrin à souliers qui ouvrira en janvier les portes de sa salle de bal.
Par **MARIE-CLÉMENCE BARBÉ-CONTI**,
photographe **GUILLAUME GUÉRIN**.

Juillet 1965 : une robe-hommage à Mondrian, griffée Yves Saint Laurent, accompagnée d'un escarpin à petit talon recouvert d'une large boucle de métal, entrent dans la légende. Au cœur de la décennie prodigieuse des sixties, les «belles de jour», d'Hélène Rochas à Elsa Martinelli et Catherine Deneuve – qui immortalisera dans le film de Buñuel ces souliers vendus à 200000 exemplaires dans le monde – s'adonnent toutes à Roger Vivier. La liste des clientes et amis de cet «impresario of shoe design», comme l'a baptisé *Time* en 1961, ressemble à un Bottin artistico-mondain : d'André Breton à Elizabeth Taylor, de Fernand Léger à Jackie Kennedy.

Janvier 2004 : ouverture au 29, Faubourg-Saint-Honoré, d'un loft dédié aux Cendrillon du troisième millénaire. A sa tête, trois personnages en quête d'auteur. Par ordre d'apparition en scène : Diego della Valle (alias mister Tod's), le propriétaire; Bruno Frisoni,

le créateur; Inès de la Fressange, madame la directrice. A la recherche, depuis deux ans, de l'«esprit Vivier», auquel ils veulent offrir un tonitruant *revival*. Le premier a fait de «l'exigence de l'excellence» sa philosophie, comme en témoigne son usine-cathédrale de verre, réalisée en Italie par l'architecte Renzo Piano. Le second est une sorte de Harry Potter adulte, «shoe story teller» qui dessine depuis plus de vingt ans des souliers comme un couturier et en parle comme un conteur. Une vision que ce fils d'Italiens, qui adore les *Parisiennes* de Kiraz, a déjà fait partager à Jean-Louis Scherrer, Christian Lacroix ou Alber Elbaz chez Yves Saint Laurent. La troisième est une frondeuse de la planète Fashion, au caractère impossible : vieille famille française, grand-père argentin, grand-mère colombienne, sang ultra-show mêlé à une authentique jouissance de cette «frivolité essentielle» qu'est la mode.

«Une volière pleine d'oiseaux» : voilà comment Bruno Frisoni



ROGER VIVIER aurait sans doute aimé le «couple» d'enfants terribles qui s'installe Faubourg-Saint-Honoré, à deux pas de la boutique qu'il ouvrit dans les années 30, RUE ROYALE.

décrit les collections qui ouvrent la saison 2004 de sa nouvelle maison. Avec été-hiver sens dessus dessous pour clientèle jet-setteuse habituée à passer d'un extrême (bottes en astrakan) à l'autre (mules de bord de spa). Dans son catalogue à la Prévert, un escarpin «comme un poisson chinois», une sandale-bottine brodée (par Lesage), «comme si l'on avait fracassé un diamant»; et encore «La poule qui voulait être coq» – divine petite chose pourvue d'une crête en organza effilochée par Lemarié – ou «Madame Prozac» – ballerine inspirée par un travail de Damian Hirst sur les gélules. Cerises sur le gâteau, les bottes de Diana Vreeland revisitées en python rouge, talons de cristal facetté, et des tongs japonaises grimpées sur talons aiguilles. Entrelacés entre semelle et empeigne ou posés à la pointe d'escarpins simplissimes, des nœuds et liens inspirés du kimono : véritables manifestes d'élégance «à la manière de la petite robe noire», insensés de prouesse technique. Le tout pour un cocktail résolument iconoclaste, «références irrévérentes» au «cool hunter» de génie que fut Roger Vivier. Génial «oseur» qui transcenda le soulier en objet d'art et de mode, avec une règle d'or, «no limit», et une religion, l'esprit de curiosité.

Cet aventurier du goût est né aux arts décoratifs durant des Années folles ivres d'avant-garde, surréalisme en tête. Ses «souliers impossibles», cadran téléphonique, chien ou poisson, ravissent la créatrice la plus «provoc» de son temps, Elsa Schiaparelli. La «fusion shoe» naît sous ses doigts de poète : un soupçon d'Empire romain, un doigt de Renaissance, un zeste d'Orient et plus tard, une pincée XVIII^e. C'est aux côtés de Christian Dior qu'on le retrouve au début des années 50, sur fond d'ébullition new-look. Ses premiers talons aiguilles subliment les gambettes de Dietrich. Très vite, il s'adonne à sa drogue préférée, la broderie, et transforme ses souliers en «autels saturés de minuscules offrandes» – pierres, paillettes, sequins et pampilles, grâce à des magiciens comme le brodeur



Rébé. Plus qu'un bottier, Roger Vivier se veut orfèvre de l'objet précieux qu'est le pied. Inlassablement, il réécrit l'histoire de Cendrillon. Lorsque l'arah devient impératrice d'Iran, il fait la une de *Paris Match*.

Il sait aussi que «la mode meurt jeune». Lors de l'avènement du prêt-à-porter, sans l'ombre d'une nostalgie, il brûle ce qu'il a adoré. Exit les aiguilles ou les broderies, place aux cuissardes pour «space look» à la Barbarella, aux bottines pour tailleurs pantalons rive-gauchissimes. Aux côtés d'Yves Saint Laurent, il accompagne les premiers pas de fumeuses de gitanes en smoking et transporte son laboratoire dans la rue. Au début des années 70, ce pionnier des années «chic et look» se retire. Des expositions lui rendent hommage, du MET de New York au musée des Arts de la mode à Paris, en 1987. Fin du premier acte.

Roger Vivier aurait sans doute aimé le «couple» d'enfants terribles qui s'installe Faubourg-Saint-Honoré, à deux pas de la boutique qu'il ouvrit dans les années 30, rue Royale. Un lieu «atypique» que Bruno Frisoni et Inès de la Fressange ont voulu «à nul autre pareil» : entre atelier de la Renaissance (Lemarié, Lesage, Montex, côté «trésors nationaux vivants») et salon pour avant-garde post-viscontienne, comme y invite l'immense banquette-lit de cuir blanc trônant au milieu de ce monumental écrin à souliers posé sur une moquette rose lilas poudré. Une «mise en scène du hasard» à la Vivier où flottent quelques esprits tutélaires : de Gruau (un portrait de Jacques Chazot) à Picasso, d'Hubert de Givenchy (par cabinet XVIII^e interposé qui lui appartient) à César. Un très joyeux électisme, en écho à celui que respiraient les maisons de Roger Vivier, sortes de «musées imaginaires à usage privé» qui firent l'admiration d'un Cecil Beaton ou d'une Andrée Putman. «Tout ce qui est beau peut cohabiter», disait-il. Du haut de son Olympe, Roger Vivier frappe aujourd'hui les trois coups d'un second acte qui revendique une modernité aussi absolue et ludique que le premier.

A lire : Roger Vivier, *Pierre Pourvoyeur*, éditions du Regard.